

« Le Pensionnat pendant la guerre » de 1914-1918 : un éclairage singulier et inédit

par Quentin Collette

L'Association du Pensionnat Sainte-Marie a été déclarée en préfecture de la Seine-Inférieure le 3 septembre 1904 par son président, l'abbé Paul Farcis (également orthographié Farcy), alors chargé des cours d'instruction religieuse¹.

Elle faisait suite à l'établissement d'enseignement primaire libre et pensionnat de jeunes filles tenu, à la même adresse, depuis 1876, par la congrégation des Religieuses des Sacrés-Cœurs et de l'Adoration perpétuelle, arrivées à Rouen, sous la conduite de leur fondatrice et première supérieure Henriette Aymer de la Chevalerie (Mère Henriette), le 2 mars 1829².

Cette congrégation, à la fois hospitalière et enseignante, s'était d'abord installée 6 rue Neuve-Saint-Amand (actuelle rue Saint-Amand), puis, vers 1845, aux 67 et 69 rue de Faubourg Saint-Hilaire (ou Pavé Saint-Hilaire, maintenant route de Darnétal)³, et en 1862, 12 rue des Carmélites, avant d'échanger ses locaux au 2 rue de Joyeuse avec le pensionnat tenu par Prosper Stanislas Guernet (établissement d'enseignement secondaire libre et pensionnat de garçons).

Sous sa première forme congréganiste, le pensionnat ferma ses portes vers 1903-1904, sans doute en anticipation ou à la suite de la loi du 7 juillet 1904, qui interdisait aux congrégations d'enseigner, et leur confisquait biens et propriétés immobilières, ultime étape d'un long processus de laïcisation qui aboutit à la loi du 9 décembre 1905.

C'est donc sous le statut de la loi du 1^{er} juillet 1901 que le pensionnat poursuivit ses activités, sous la direction de Berthe Morue, enseignante née à Rouen le 9 février 1864, fille de Félix Morue, négociant de la rue du Gros-Horloge. Elle déclara à son tour son intention d'ouvrir une école privée élémentaire de jeunes filles avec pensionnat, à la mairie de Rouen, le 9 septembre de la même année, conformément à l'article 37 de la loi du 30 octobre 1886. Elle était titulaire du brevet supérieur (délivré à Rouen, session de mars 1881), et avait auparavant occupé un emploi dans la communauté des Ursulines, 6 rue Morand. L'établissement ferma ses portes en 1926 ou 1927, laissant place au Foyer Sainte-Marie.

C'est en 1913, que le premier numéro du *Bulletin de l'Association des anciennes élèves du Pensionnat Sainte-Marie* vit le jour (association fondée le 16 octobre 1913), pour les années 1913-1915. Avec le numéro 2 (années 1915-1917), le bulletin est consultable au Centre de ressources du musée national de l'Éducation (MUNAé), rue de Bihorel à Rouen, conservé sous la cote 1982-00748 (1-2). À notre connaissance, ce sont les deux seuls numéros parus.

¹ Récépissé de déclaration n° 111, conservé aux Archives départementales de Seine-Maritime (ADSM), cote 4M449. Siège social : 2 & 4 rue de Joyeuse. *Journal officiel* du 14/09/1904. Également cote 4M450 : récépissé n° 644 du 03/12/1912 concernant un changement de président, M. Faroult, domicilié 28 boulevard Gambetta.

² Cf. *La Congrégation des Religieuses des Sacrés-Cœurs et de l'Adoration perpétuelle (Picpus)*, « Les Ordres religieux », Letouzey et Ané, 10^e éd., Paris, 1924, p. 76.

³ Cette adresse n'existe plus, supprimée lors de la construction du tunnel et du viaduc de la Grand-Mare.

Dépourvu d'illustrations, ce bulletin bisannuel était financé par les fonds de l'association⁴ et fabriqué par l'Imprimerie Bérenger (103 rue Beauvoisine).

Son numéro 2 (p. 33-39) propose l'article d'une élève de première division⁵, Marguerite Bréviaire, intitulé « Le Pensionnat pendant la Guerre » : sous la forme d'une rédaction scolaire, dont le ton enjoué et naïf ne dissimule pas la gravité, il apporte des éclairages importants, quoique imprécis et parcellaires, sur la vie quotidienne du pensionnat dans les mois qui suivirent l'entrée en guerre de la France et sa participation à l'effort de guerre. Ces actions s'inscrivaient dans la droite ligne de l'implication de la ville de Rouen, importante base logistique des armées alliées, où s'ouvrirent plusieurs hôpitaux militaires.

Ces informations sont d'autant plus précieuses qu'aucune autre source archivistique n'existe sur cette période, concernant le pensionnat du 2 rue de Joyeuse. Le *Journal de Rouen*, pour sa part, s'il relate jour après jour le conflit et l'avancée des troupes allemandes, en France et en France, avec son lot de destructions et de vagues d'exil, ne parle jamais du Pensionnat Sainte-Marie, mais permet cependant d'effectuer un recoupement utile avec les événements et les bouleversements dont M^{lle} Bréviaire se fait l'écho dans son article. Ainsi, l'article du 21 mars 1915 relate, en page de garde :

« En France. Un Taube sur Poperinghe (information du *Daily Telegraph*). Un Taube⁶ a jeté onze bombes sur Poperinghe ; huit personnes ont été tuées, dont trois enfants, une femme et deux soldats, et vingt personnes tuées, dont sept enfants [...]. »

De nombreux autres bombardements font l'objet d'articles similaires, tout au long de l'année 1915, jusqu'à l'arrivée des premiers réfugiés en France. Ainsi, le *Journal de Rouen* du 1^{er} mai, dans un article intitulé « Les Réfugiés de Poperinghe », rapporte :

« On sait qu'à la suite du bombardement de Poperinghe par les Allemands, un certain nombre d'habitants de cette malheureuse ville, forcés de s'enfuir, se sont réfugiés en France et sont arrivés dans notre région. Ceux qui ont été hospitalisés à Rouen ou dans nos environs racontent les horreurs du bombardement qu'ils ont subi.

Ces horreurs dépassent toute imagination. Les bombes asphyxiantes auraient fait mourir de nombreux habitants dans leurs caves. Une femme qui a pu s'échapper avec sa petite fille a rapporté que, croisant sur la route un détachement d'Allemands, l'un d'eux lui jeta à la face deux mains d'enfants, qu'il avait dans ses poches. Nous n'avons pu vérifier l'authenticité de ces dires. [...]. »

Avant la retranscription intégrale de l'article, ci-dessous, voici un résumé succinct des faits qu'il rapporte :

- L'Allemagne déclara la guerre à la France le 3 août 1914, pendant les vacances scolaires : dans les semaines suivantes, des élèves prennent l'initiative de venir en aide aux soldats et de participer à l'effort

⁴ Fonds également destinés, selon l'article 8 des statuts de l'association, à financer le prix d'Honneur décerné chaque année à une élève (« prix de l'Association des anciennes élèves ») et des œuvres charitables, à abonder un fonds de secours à d'anciennes élèves et leurs enfants (notamment pour leur éducation), enfin à couvrir les dépenses d'administration et d'organisation d'événements, de messes annuelles et de conférences.

⁵ Il doit s'agir, selon l'organisation des études primaires sous la III^e République, de la classe de 8^e ou de 7^e (dernières classes avant de passer au cycle supérieur) : Marguerite Bréviaire devait donc avoir environ 10 ou 11 ans, ce qui, vu la qualité de la rédaction, peut indiquer que son article a été revu et corrigé par un enseignant, voire par la directrice elle-même. En effet, l'article s'achève par une « morale » qui donne la meilleure image du pensionnat, dispensant charité chrétienne et effort patriotique, conformément au souci constant de ladite directrice, M^{lle} Morue, qui, au réfectoire, en présence des nurses anglaises, en maintenant un « silence exemplaire », voulait donner « bonne opinion du pensionnat ».

⁶ Taube : type d'avion monoplane autrichien, caractérisé par des ailes et une queue évoquant celles d'un pigeon, utilisé principalement à des fins militaires à partir de 1912. Concernant l'implication de la ville de Poperinghe dans le conflit, voir également *Le Journal de Rouen* du 27 janvier 1915, p. 1 (« De l'Yser à l'Ill »), du 14 mars, p. 1 (« La guerre aérienne. Des Taubes à Poperinghe », du 3 et du 28 avril. Sur les réfugiés belges en France, voir le *Journal de Rouen* du 29 avril 1915, p. 2 (arrivée de 75 soldats malades et blessés de Paris à Saint-Valéry-en-Caux par train sanitaire, suite aux combats d'Ypres, et de 25 soldats à Fécamp) et du 30 avril, p. 1.

de guerre (notamment auprès des hôpitaux). La directrice, M^{lle} Morue, décide alors de réunir « *ces bonnes volontés éparpillées* » au pensionnat, trois jours par semaine, autour de travaux de couture au profit des soldats (reprise de draps usés, confection de chemises, mouchoirs, torchons, taies d'oreillers) ;

- « **un beau jour** », 86 « **nurses** » (infirmières), avec quelques soldats britanniques, s'installent au pensionnat, pour y tenir un hôpital militaire ; s'ajoutent ensuite une vingtaine d'autres « *nurses* », de façon tout aussi inopinée, au désespoir de la concierge, M^{lle} Matura, tant « *elles ont dévasté le verger sans permission* », et « *mangent [leurs] fruits, tous [leurs] fruits...* », provoquant dans les dortoirs le plus grand désordre, malgré la « *propreté toute britannique* » qu'elles y font régner. Tandis que « *dans la cuisine, deux soldats anglais épluch[ent] des carottes...* » ;

- **à la rentrée de 1915, des élèves manquaient à l'appel**, « *dont les parents hésitaient à se séparer* » au vu de l'avancement du conflit. « *Triste rentrée que celle-là* », marquée également par l'interruption des cours d'instruction religieuse de l'abbé Farcy, mobilisé dans un hôpital, de ceux de M. Rivaolen, mobilisé sur le front, tandis que M. Haelling suscite la fierté des élèves, mobilisé dans un service d'infirmerie tout en continuant d'enseigner. De nouvelles infirmières succèdent aux premières, partageant le repas des élèves au réfectoire, où la directrice fait régner un silence absolu, soucieuse de l'image de l'institution et de sa bonne tenue ; et des échanges s'effectuent lors des récréations entre nurses et élèves, qui s'essayaient sans trop de succès à la langue de Shakespeare ;

- **puis arrive « la première petite réfugiée belge »**, fuyant l'avancée allemande en France (peut-être en fin d'année, après la 2^e bataille d'Ypres d'avril-mai 1915) ; la traditionnelle kermesse est remplacée par une « *matinée d'un caractère plus sérieux* », avec des teintes patriotiques (élèves en costumes d'Alsaciennes, chants militaires, lectures de récits exaltant le sentiment national). Et les élèves méritantes font le don de leurs récompenses, en argent (lors de la remise des « mentions »), pour l'entretien des hôpitaux ;

- **après le départ des nurses, débarquent enfin une quarantaine de petites réfugiées belges**, sous la conduite de deux religieuses, en provenance de Poperinghe (ou Poperinge), ville flamande située dans la province de la Flandre-Occidentale, arrondissement d'Ypres, « *fuyant l'invasion* ». Or, vu que Poperinghe, avec Furnes, est la seule ville de France à ne pas avoir subi l'occupation allemande, et que s'y transportèrent des réfugiés d'Ypres (à la suite notamment des deux batailles d'Ypres, du 19 octobre au 24 novembre 1914, et du 20 avril au 24 mai 1915), on peut supposer qu'il s'agissait là du second exode forcé de pensionnaires d'un couvent belge de l'ordre de Picpus.

Un article du *Journal de Rouen* en date du 27 avril 1915, titré « Permanence des Réfugiés. 38, rue Saint-Romain. Cent mille repas », fait le point sur l'« *organisation très étendue* » des services proposés par la Permanence des réfugiés de France et du nord de la France, sans chercher à être exhaustif, tant les réfectoires, les locaux mis à disposition, les « *logements, chambres ou maisons* » proposés spontanément par des particuliers, s'étaient multipliés, bénéficiant du dévouement d'une partie de la population, sans cependant échapper à un certain essoufflement au fil des semaines⁷.

⁷ Inséré en fac-similé ci-dessous. Dans son article « Les réfugiés en Normandie » (in *Études normandes*, Presses universitaires de Rouen et du Havre (Purh), 2014, p. 33-46, Philippe Nivet note que sur les 2 millions de réfugiés en France, une majorité venaient de Belgique et du nord de la France, qu'ils étaient particulièrement nombreux en Normandie, compte tenu de sa proximité du front, de sa façade maritime favorisant leur arrivée, et de l'installation à Sainte-Adresse du siège du gouvernement belge en exil. Les premiers réfugiés arrivèrent ainsi dès le 29 octobre 1914 par le port du Havre ; ils étaient ensuite répartis dans différentes communes du département. Ainsi, au 31 octobre 1915, les réfugiés étaient au nombre de 9 574, passant au 1^{er} septembre 1918 à 34 150. La seule ville de Rouen vit sa population croître de 33 %.



Pensionnat des Religieuses des Sacrés-Cœurs, 2 rue de Joyeuse (carte postale de 1903, MUNAÉ)

* * *

« Le Pensionnat pendant la guerre »

par Marguerite Bréviaire

« La triste chose que l'on redoutait depuis des mois et des mois vient, hélas ! de se déclarer : nous sommes en guerre. Les vacances qui venaient de s'ouvrir, joyeuses comme à l'ordinaire, ont eu un début pénible, et même les jeunes élèves ont senti peser sur leurs têtes étourdies quelque chose de lourd.

Alors dans un élan généreux, à l'égal des pères et des grands frères partis sur le front, jeunes filles et fillettes se sont ingénies à servir aussi la France. Les aînées se sont dévouées au chevet des blessés, les cadettes se sont engagées à la lingerie ou à la cuisine des hôpitaux, les plus jeunes enfin ont tricoté des chaussettes ou confectionné des vêtements.

Pour diriger un peu toutes ces bonnes volontés éparpillées, M^{lle} la Directrice eut l'excellente idée de réunir ses élèves à la pension afin de travailler pour les soldats. C'est ainsi que, trois fois la semaine, les vieux murs du pensionnat, étonnés de ce changement d'habitude, virent revenir avec entrain des têtes brunes et blondes qui se penchaient avec amour sur la toile blanche. Comme ouvrage, il y avait de tout : depuis les simples torchons et mouchoirs à ourler, les chemises et les taies d'oreillers, jusqu'aux draps usés où il fallait mettre artistement des pièces.

Les aiguilles marchaient vite, mais les langues allaient encore meilleur train, et, bien entendu, il n'était question que de la guerre. Que de nouvelles surprenantes on apprenait là ; les plus abracadabrants "on-dit" circulaient librement et trouvaient des oreilles attentives : on discutait ; on commentait ; les optimistes s'emportaient contre les pessimistes : bref, on ne s'ennuyait.

Or, un beau jour, je me le rappellerai longtemps, à la place de la vieille concierge habituelle, je me trouvai nez à nez avec un élégant soldat anglais, blond et rose, à physionomie souriante. Un soldat au pensionnat ! et un Anglais encore ! je restai ébahie. Mais ma stupéfaction ne s'arrêta pas là : dans la cour, un nombre invraisemblable de malles s'entassaient partout et, circulant au milieu de cet inextricable fouillis, des infirmières anglaises s'interpellaient dans leur baragouin national. C'était un coup d'œil tout à fait bizarre ; mes compagnes et moi examinions curieusement ces grandes filles. Excepté quelques-unes d'une réelle beauté, la plupart étaient raides, sans grâce comme sans élégance, avec des figures minces et colorées, de longues dents blanches et des cheveux blonds fillasse platement

entortillés. Mentalement je ne pouvais m'empêcher d'établir une comparaison entre elles et nos jolies infirmières françaises, entre leurs jupes grises étriquées, leurs affreuses petites capotes de paille et les longues capes croisées, les gracieux voiles bleu marine.

Il y avait là 86 nurses qui prenaient possession du pensionnat.

À chaque fois que nous revenions travailler nous en rencontrions quelques-unes.

Un jour nous vîmes M^{lle} Matura qui revenait de donner à manger à ses poules. Comme nous nous informions des nurses, ses nouvelles pensionnaires, elle eut un geste navré : *“Croiriez-vous qu'elles ont dévasté le verger sans permission, elles mangent nos fruits, tous nos fruits...”* Son air désolé amena chez nous un sourire. Elle ajouta : *“Et vous ne savez pas, il vient de nous en arriver encore une vingtaine qui se sont introduites au pensionnat malgré nous. M^{lle} la Directrice leur assurait que nous n'avions plus de place, mais pendant que nous tournions le dos, ces ‘sans gêne-là’ se sont enfilées par l'escalier près du parloir, et nous les avons trouvées dans la salle verte, sortant des lits de leurs immenses malles jaunes et déjà à moitié installées. Allez les chasser à présent !... Quelles drôles de femmes tout de même. Du matin au soir, les salles de bains ne désemplissent pas, l'eau coule constamment ; nous avons des ennuis avec le gaz ; sans compter qu'on a du mal à les comprendre ; et si vous voyiez les dortoirs !...”*

Il était en effet fort logique que cette chère M^{lle} Matura ne soit pas enchantée d'une pareille intrusion. Dans les dortoirs, autrefois si nets et si bien rangés, des valises traînaient au hasard, des réchauds à pétrole et des théières dans les coins ; des journaux chiffonnés glissaient un peu partout et les blancs rideaux laissaient apercevoir des cases sens dessus dessous, des chaussures non cirées et des jupes négligemment jetées sur les lits. Quelle leçon de désordre il y avait là à prendre !

Pourtant, il faut le reconnaître, s'il y avait encombrement de bagages, le dortoir restait aéré jour et nuit et respirait une propreté toute britannique.

Dans la cuisine, deux soldats anglais épluchaient des carottes...

.....

Les jours passèrent, la guerre ne finissait pas, le jour de la rentrée arriva.

Triste rentrée que celle-là. Que de manquantes à l'appel : des Rouennaises qui étaient parties aux jours angoissants de la panique, des élèves des environs dont les parents hésitaient à se séparer.

En première division nous n'étions guère plus d'une quinzaine. On éprouvait à se revoir une curieuse fébrilité ; s'être quittées si joyeuses et se retrouver avec la réalité de cette terrible guerre. Une sorte d'oppression pesait sur toutes. M^{lle} la Directrice nous parla le soir avec plus de sérieux encore que de coutume, nous faisant comprendre les changements que nécessitaient les circonstances et nous invitant à puiser dans la tristesse des événements un nouvel encouragement au travail.

Les cours reprirent donc ; peu à peu les jeunes élèves revinrent et la vie au pensionnat, sur un nouveau roulement, s'organisa.

Cependant nous eûmes le chagrin de voir interrompus nos chers cours d'instruction religieuse, M. l'abbé Farcy étant mobilisé dans un hôpital ; puis M. Rivaolen à son tour fut réclamé pour la défense du pays ; mais nous eûmes la joie de voir, sans le perdre, M. Haelling sous le costume d'infirmier.

Des nurses, en moins grand nombre, avaient succédé aux premières. Elles prenaient leurs repas au réfectoire avec nous, et M^{lle} la Directrice, plus que jamais, réclamait de nous un silence exemplaire *“pour donner bonne opinion du pensionnat”*.

Aux récréations nous les voyions encore ; elles semblaient aimer les enfants et s'amuser de nos faits et gestes. Les plus "calées" d'entre nous en anglais s'essayaient à faire la conversation. D'autres, privées de ce plaisir par leur insuffisance de savoir, apprenaient par cœur des phrases qu'elles venaient débiter aux nurses, mais dont elles étaient incapables de déchiffrer la réponse. Enfin lorsqu'il était impossible de se comprendre ou que l'on se croisait dans l'escalier, sous la galerie, on se souriait. Est-ce que le sourire n'est pas un langage de sympathie universellement parlé et compris ?

Un jour mémorable fut celui qui vit arriver la première petite réfugiée belge. Tout un courant d'affection l'entoura aussitôt, les attentions délicates l'environnèrent. On lui parlait avec enthousiasme du roi Albert et de la reine Élisabeth ; alors son regard brillait de fierté joyeuse. Mais bien souvent, dans un mauvais français, elle nous racontait sa fuite de là-bas devant l'ennemi envahisseur, le triste abandon de son foyer, et ses yeux se remplissaient de larmes. Et nous, silencieuses, incapables de consoler ce grand chagrin, nous l'embrassions en pleurant avec elle.

.....

L'année scolaire, lentement, avait suivi son cours et s'était terminée sans voir la fin de la guerre. Certes tout le monde était heureux à la pensée de ces deux mois de liberté, mais il était impossible de quitter la pension par les réjouissances habituelles. Trop de souffrances nous côtoyaient, oppressant nos cœurs. Il fut donc décidé que la kermesse serait remplacée par une matinée d'un caractère plus sérieux. En conséquence, les simples mais ravissants costumes d'Alsaciennes aux palpitantes ailes noires supplantèrent les somptueux déguisements de soie. Des chœurs patriotiques, des proses et des poésies exaltant le sentiment national, des morceaux de grands maîtres musiciens composèrent cette séance très goûtée.

Enfin, pour clôturer généreusement l'année, d'accord en cela avec les élèves des écoles, les pensionnaires de Sainte-Marie décidèrent d'abandonner l'argent de leurs récompenses accoutumées pour l'entretien des hôpitaux. Et vraiment je crois que le plaisir fut plus grand de recevoir les minces rouleaux, noués de ruban tricolore, mentionnant les citations, que les livres, pourtant fort intéressants, qui nous étaient remis chaque année. Nous pensions avec émotion aux douceurs que ce léger sacrifice procurerait à nos chers blessés, et ce n'était déjà plus un sacrifice mais la joie très pénétrante d'avoir contribué pour quelque chose au service de la France.

Et de nouveau le pensionnat avait vu fuir l'essaim joyeux de ses enfants.

Mais il était dit qu'après avoir obligé la patrie dans ses alliés les Anglais, il l'obligerait encore dans ses premiers et héroïques défenseurs, les Belges.

Une quarantaine de petites filles, sous la conduite de deux bonnes religieuses, arrivèrent un matin de Poperinghe, fuyant l'invasion. Triste exode ! Pâles de privations, exténuées de voyages longs et pénibles, mal soignées, quelques-unes même à moitié folles des horreurs qui s'étaient déroulées sous leurs yeux, ces pauvres enfants venaient s'échouer là. On les installa sur des paillasses dans la salle de récréation. Innocent petit troupeau de fillettes qu'une sanglante injustice privait de leurs parents, de leurs foyers, et qui, rejeté de ville en ville, va terminer sa vie nomade dans une colonne scolaire.

C'est à elles qui n'ont été que peu ou point touchées par la guerre qu'il appartient de soulager les grandes misères de l'heure actuelle. Soyons donc fières que sous la généreuse inspiration de M^{lle} la Directrice, Sainte-Marie ait tenu en ces temps de troubles affreux un rôle de dévouement ; le pensionnat paie ainsi, pour nous, notre rançon d'enfants gâtés. »

Permanence des Réfugiés

38, rue Saint-Romain
Cent mille repas

Communication du comité :

Nos généreux et nombreux bienfaiteurs aimeront sans doute à être renseignés sur les services rendus par la Permanence aux réfugiés de Belgique et du Nord de la France.

Sans entrer dans les détails d'une organisation très étendue, nous relatons seulement ici les services de nos réfectoires.

Ces réfectoires sont au nombre de quatre. Le premier en date, a été établi rue de la Chafne, 23, dans les classes Saint-Marie, dès le 25 août de l'année dernière. Il a fourni (non compris le petit déjeuner du matin) 30,485 repas à la date du 15 avril. Actuellement 106 repas sont donnés chaque jour aux pensionnaires réfugiés qui ont également un lit dans les différents dortoirs de la maison.

Le Réfectoire de la Permanence, 38, rue Saint-Romain, donne chaque jour 180 repas. Ouvert le 22 octobre 1914, il a fourni à la date du 15 avril de cette année, 34,180 repas.

Le réfectoire de la rue de la Seille, ouvert le 3 novembre, donne 200 à 250 repas par jour; au total depuis sa fondation : 29,270.

Enfin le réfectoire Jeanne-d'Arc, de fondation plus récente (13 février 1915), a donné 6,240 repas.

Ce qui constitue un total de 100,175 repas à la date du 15 avril.

Actuellement, nos réfectoires sont surchargés et nous ne pouvons plus, à notre grand regret, accepter de nouvelles inscriptions.

D'ailleurs cette faveur n'est accordée qu'à ceux qui travaillent ou à ceux qui ne peuvent travailler, femmes, enfants, invalides, etc., mais jamais à ceux qui, pouvant travailler, ne se donneraient pas la peine de chercher un emploi. Nous donnons à tous le temps nécessaire pour trouver une occupation; mais, après ce temps, nous ne les assistons plus. Il y aurait là un abus que nous ne saurions admettre.

Comment le Comité a-t-il pu subvenir à ces lourdes dépenses occasionnées par nos réfectoires ?

Il faut dire d'abord que, tout en donnant, en des locaux très hygiéniques, deux repas substantiels par jour, nous réalisons une économie considérable de ce fait que nos réfectoires sont administrés par des religieuses ou par des personnes fort dévouées.

Ensuite, nous demandons à tous ceux de nos pensionnaires qui le peuvent de nous fournir une part contributive qui est environ de cinq francs par semaine pour les grandes personnes.

Enfin, la charité rouennaise a été depuis l'exode de ces malheureuses populations des contrées envahies si admirable que nous avons pu, grâce à cette charité, subvenir à tout, au jour le jour.

Les offrandes qui, d'après le compte de notre trésorier, s'élèvent à 37.977 francs, nous sont venues :

1° de mensualités importantes qui nous sont libéralement octroyées par plusieurs personnes généreuses de notre ville; 2° d'une mensualité de 1,000 fr. pour quatre mois consécutifs, du Comité central des Réfugiés dont le siège est à Paris; 3° de quêtes faites au profit des réfugiés en différentes paroisses du diocèse et qui nous ont été transmises par l'archevêché. A ces quêtes, Mgr l'archevêque a ajouté à plusieurs reprises une généreuse offrande personnelle.

Les pilotes de Villequier, si remarquables par leur participation à toutes les œuvres de l'heure présente, ne nous ont pas oubliés; de même, la Chambre de commerce, la Chambre des notaires, etc. Enfin, il est juste d'ajouter qu'un très grand nombre de personnes, de condition souvent modeste, mais d'âme généreuse, nous ont fait parvenir leurs dons, soit en nature, soit en argent, sans jamais se lasser.

Aussi demeurons-nous confiants dans cet élan de charité qui ne finira qu'avec la guerre et avec les infortunes qu'elle occasionne. Rien n'égale cette confiance si ce n'est notre reconnaissance et la reconnaissance de tous ceux que nous avons pu soulager.

Les offrandes, peuvent être adressées, soit à M. le curé de la Cathédrale, président de l'Œuvre, soit à M. Ludovic Petit, trésorier, rue Saint-Romain, 38.

Quant aux logements, chambres ou maisons, mis à la disposition des réfugiés par notre intermédiaire, nous regrettons de n'avoir plus de nouvelles propositions à ce sujet. Ces jours-ci de nombreuses familles nous arrivent qui ont été obligées de quitter Poperinghe leur dernier refuge, cette petite ville ayant à souffrir pour la première fois, d'un violent bombardement.

Le plus grand nombre des évacués d'Ypres et de Poperinghe ont été dirigés, par trois trains successifs, vers le centre de la France; mais de nombreuses unités, voyageant à leurs frais, nous sont venus et trouvent à grand-peine, dans Rouen encombré, une chambre pour se loger.

Un groupe de quinze religieuses évacuées de cette même ville nous ont hier soir demandé asile. Elles ont été recueillies momentanément dans une ou deux familles rouennaises, avec d'autant plus d'empressement, qu'elles se sont largement dévouées, en Belgique, au service des blessés français.

Ce serait donc faire œuvre éminemment charitable que de nous proposer de nouveaux logements, soit gratuitement, soit

même moyennant une modeste rétribution. Pour recevoir ces propositions, la Permanence est ouverte le matin de 9 h. 1/2 à midi.

Journal de Rouen, 27 avril 1915, extrait (ADSM)

Un dossier de La Boisse de Saint-Nicaise